

La puissance démiurgique de la langue

The demiurgic power of language

Pierre Frath¹

Abstract: Language is often seen as a communication tool: we communicate mental objects which we assume pre-exist their expression. Language then tends to be considered as a code and society as an aggregate of ontological singularities that communicate. We will admit in this text that language is not distinct from thought and that it is a milieu that collectively forms and structures us. The consequence is that language tends to impose its truth on us, that it possesses a true demiurgic power capable of creating objects in our minds. Here we examine language from this angle and we try to see how to escape from what Ludwig Wittgenstein called “the bewitchment of our intelligence by means of language”.

Key words: language and thought, reference, language as a milieu, bewitchment.

1. Introduction

Les rapports entre la langue et la pensée préoccupent les philosophes depuis l'Antiquité et les linguistes depuis l'existence de cette discipline. Ils se divisent en deux grands groupes, celui, majoritaire, qui considère que la pensée vient d'abord et que la langue ne fait que l'exprimer, et celui qui admet que la pensée est essentiellement faite de langue. Dans le premier groupe, on trouve entre autres tous ceux qui pensent que la langue est avant tout un moyen de communication. Lorsqu'ils sont amenés à préciser ce qui est communiqué, ils donnent la seule réponse possible, c'est-à-dire un ensemble de concepts qui préexistent à l'expression et dont on fait souvent l'hypothèse qu'ils sont ancrés dans la perception. Cette position n'est le plus souvent pas formulée explicitement. Elle est inscrite dans la pensée collective et admise sans autre forme de procès. C'est pourquoi les auteurs du second groupe, comme Ludwig Wittgenstein ou Maurice Merleau-Ponty, sont obligés d'*argumenter contre* la position des premiers ; ils

¹ CIRLEP (Reims), EA1339 LiLpa (Strasbourg) et CREILHAC (Ziguinchor) ; pierre.frath@aliceadsl.fr.

essaient de montrer qu'elle est erronée, sans succès bien souvent. Il y a aussi des auteurs plus littéraires qui ont l'intuition qu'il n'y a pas de hiatus entre la langue et la pensée, sans qu'ils s'attèlent à le démontrer.

Dans ce texte, nous allons examiner la question sous l'angle de la puissance démiurgique de la langue, c'est-à-dire sa capacité à créer une certaine réalité anthropologique, et donc à nous présenter le monde d'une certaine façon.

2. Le langage EST la pensée

Pour l'homme de la rue, et pour beaucoup de scientifiques, y compris dans les sciences humaines, la pensée vient d'abord et l'expression ensuite. La parole est la forme donnée à des représentations qui la précèdent. C'est sans doute vrai pour l'écriture d'un texte argumenté et structuré ou pour la préparation d'une conférence, mais ce n'est sûrement pas le cas dans l'expression habituelle. Pour Maurice Merleau-Ponty,

Il faut reconnaître tout d'abord que **la pensée, chez le sujet, n'est pas une représentation**, c'est-à-dire qu'elle ne pose pas expressément des objets et des relations. L'orateur ne pense pas avant de parler, ni même pendant qu'il parle ; **sa parole est sa pensée**. De même l'auditeur ne conçoit pas à propos des signes. La pensée de l'orateur est vide pendant qu'il parle, et, quand on lit un texte devant nous, si l'expression est réussie, nous n'avons pas une pensée en marge du texte lui-même, les mots occupent tout notre esprit, ils viennent combler exactement notre attente et nous éprouvons la nécessité du discours, mais nous ne serions pas capables de le prévoir et nous sommes possédés par lui. La fin du discours ou du texte sera la fin d'un **enchantement**. (Merleau-Ponty, 1945 : 209).

Si la parole *est* la pensée, c'est que la langue est sa substance. Comme elle est commune, la pensée l'est aussi, et c'est cette concomitance qui est à l'origine des vérités collectives. Pour Ludwig Wittgenstein, « est vrai et faux ce que les hommes **disent** l'être ; et ils s'accordent dans **le langage qu'ils emploient**. Ce n'est pas une conformité d'opinion, c'est une **forme de vie** » (Wittgenstein 1961 : § 241).

C'est ce qu'on a appelé la conception anthropologique de la vérité chez Wittgenstein. Autrement dit, ce que tout le monde dit est vrai. C'est le cas lorsqu'une nouvelle vérité scientifique passe dans la langue courante et que tout le monde la reprend à son compte, par exemple le rôle des « microbes » dans les maladies à l'époque de Pasteur. Mais trop souvent, la « forme de vie » est pleine d'erreurs collectives et d'affabulations.

Il existe cependant un moyen de se préserver de l'erreur, selon Wittgenstein, c'est « la philosophie », qui, dit-il, peut permettre la « lutte contre **l'ensorcellement de notre entendement** par les moyens de notre **langage** » (Wittgenstein 1961 : §109). Mais si la réflexion logique permet de limiter les dégâts, l'ensorcellement aura lieu de toute façon, et Wittgenstein est assez pessimiste. Un pessimisme d'ailleurs justifié quand on observe les réseaux sociaux, où *l'ensorcellement* domine et impose des balivernes dans les esprits. Son pendant positif, *l'enchantement* de Merleau-Ponty, existe aussi et il peut laisser le locuteur dans un état psychologique agréable, éventuellement lié à un sentiment de vérité.

La préséance du langage sur la pensée s'impose intuitivement chez nombre de romanciers et de poètes, comme Gustave Flaubert ou Friedrich Schiller. Ce dernier reproche au jeune versificateur dilettante de parfois se prendre pour un poète véritable alors que tout ce qu'il fait, c'est laisser « une langue cultivée » « poétiser et penser » à sa place : « Dilettant. Weil ein Vers dir gelingt in **einer gebildeten Sprache, Die für dich dichtet und denkt**, glaubst du schon Dichter zu sein »².

Et effectivement, la langue est bien souvent mécaniquement aux commandes. On peut le constater dans beaucoup d'essais à la mode, qui ne font que reprendre les idées courantes avec les mots de tout le monde. C'est la langue qui donne forme et substance à nos pensées. Si on la laisse sans contrôle, elle peut générer des clichés, des lieux communs, des erreurs collectives, voire des théories du complot. Mais son action n'est pas toujours néfaste car c'est elle, aussi, qui enrichit la culture lorsqu'elle propose des vérités issues de l'observation et de la réflexion.

3. Puissance démiurgique de la langue, dénominations et existence séparée des choses

Voyons maintenant plus en détail comment fonctionne l'emprise de la langue sur la pensée.

Il semble bien qu'un pouvoir magique ait été attribué à la langue depuis la nuit des temps. C'est par la puissance de son verbe que Dieu a créé le monde : « Élohim **dit** : 'Qu'il y ait de la lumière !' et **il y eut** de la lumière »³. Mais peu de nos contemporains croient sérieusement que la langue soit capable de la création *ex nihilo* d'objets réels.

Pourtant, il existe bel et bien des actes de langage qui créent une certaine réalité. Il s'agit de ceux que John L. Austin (1955, 1970) a appelé des actes illocutionnaires, par exemple « Je vous déclare mari et femme » ou « Je te baptise au nom du Père, du Fils et du

² Schiller (1797).

³ Genèse 1.3.

Saint-Esprit ». Le mariage et le baptême n'acquièrent de réalité que par la grâce même de ces phrases. Si le maire ou le prêtre ne les prononcent pas, le couple n'est pas marié et le bébé n'est pas baptisé. Ni le couple marié, ni le bébé baptisé n'ont été modifiés physiquement par les phrases illocutionnaires de la cérémonie, mais leur situation sociale et symbolique au sein de leur communauté s'est transformée profondément⁴.

La langue possède aussi un autre « pouvoir magique », tout aussi surprenant mais moins connu, celui de donner une existence *séparée* aux objets. Nous vivons dans un monde peuplé d'objets nommés dont l'existence séparée va de soi. Mais la langue nous enserme dans une conception du monde particulière, qui aurait pu être différente si nous en avions parlé une autre. Voici quelques exemples.

Ce que les anglophones appellent *river* est pour un francophone soit une rivière, soit un fleuve, selon que le cours d'eau en question se jette dans la mer où dans un autre cours d'eau. Le débit est aussi un critère : un cours d'eau à faible débit qui se jette dans la mer, par exemple la Rance, reste une rivière. Les francophones peuvent discuter entre eux de la différence entre les fleuves et les rivières, pas les anglophones : leur langue ne les sépare pas.

En russe il existe trois mots pour nommer ce qu'un francophone appellerait *jus de fruit*. Il y a *sok*, qui nomme les jus de fruits frais (pommes, poires, oranges, citron, etc.). Il y a aussi *mors*, qui nomme le jus de canneberges. Et il y a *kompot*, qui nomme des jus faits de fruits secs bouillis (raisins secs, pommes séchées, etc.), et aussi des jus faits de baies telles que les fraises, les myrtilles, les mûres ou le cassis⁵.

Le mot français *envie* possède le sens de « convoitise de ce que possède une autre personne » (envier quelqu'un) et celui d'un « désir soudain » (avoir envie de quelque chose). Le premier sens se traduit en allemand par *Neid* ; le second, par *Lust*. Les francophones pourront voir un lien sémantique entre les deux sens d'*envie*, généré par leur signifiant commun (le mot *envie*) ; pour les germanophones, *Neid* et *Lust* sont deux objets séparés sans aucun lien. La séparation est bien produite par l'existence de deux noms différents.

Les noms sélectionnent bel et bien des éléments de notre expérience et leur donnent une existence séparée, pas forcément la même dans toutes les langues. Les individus reprennent tout naturellement une réalité créée pour eux par la langue. Les idées et les représentations associées sont alors bien évidemment communes également. La langue possède ainsi bel et bien, grâce à la dénomination, un véritable pouvoir démiurgique de présentation séparée des objets de notre expérience commune. C'est bien l'existence des mots qui génère l'existence des choses pour nous, différemment selon les langues.

⁴ Sur John Austin, le lecteur pourra consulter Daval (2000).

⁵ Merci à Olga Frath pour ses patientes explications.

4. Engagement ontologique

La séparation effectuée par la dénomination produit un engagement ontologique sur l'être des choses, que nous sommes amenés considérer comme existant en un seul morceau, une idée développée par Georges Kleiber dans nombre de ses publications⁶. Si un objet est doté d'existence grâce à la puissance démiurgique de la dénomination, cette existence n'est pas décomposable en morceaux plus petits. Il est possible que d'autres objets dotés eux aussi d'existences insécables puissent entrer en relation avec le premier objet, par exemple dans une relation méronymique ou taxinomique, mais cela ne se fera qu'au niveau discursif, dans un second temps, pas au niveau lexical.

Par exemple, les dénominations de *voiture* et de *moteur* donnent aux objets voitures et moteurs des existences séparées. Sans elles nous ne saurions parler ni de voitures ni de moteurs et ces objets n'existeraient pas pour nous. Un peuple qui serait en contact avec des voitures mais qui n'aurait aucune connaissance de leur fonctionnement pourrait parler des voitures après leur avoir donné un nom. Si un informateur leur disait que les voitures sont mues par des moteurs, une existence aurait été attribuée à ce nouvel objet. À la question « qu'est-ce que c'est qu'un moteur ? », l'informateur pourrait soulever le capot et le montrer. Les locuteurs de cette langue verraient ainsi que le moteur est *dans* la voiture, qu'il y a une fonction, que le bruit que fait la voiture provient du moteur, et ainsi de suite. Toutes ces connaissances et ces relations s'attacheront à la dénomination *voiture* et construiront le concept de voiture dans cette langue, pour ce peuple. Mais si l'objet voiture est composite, la dénomination *voiture* ne l'est pas.

Les relations entre les objets, par exemple que l'un fait partie d'un autre, sont d'ordre culturel et discursif ; elles ne concernent pas les dénominations elles-mêmes, qui les nomment en un seul morceau, comme le dit Kleiber, indépendamment des connaissances qu'on peut en avoir par ailleurs. Dès lors, qu'est-ce que le sens lexical ? Pour bien le comprendre, voyons d'abord comment il se situe par rapport à la tradition analytique, dont l'influence sur la linguistique est considérable.

5. Conceptions analytiques

Pour Bertrand Russell, le nom est une *condensation* des caractéristiques de l'objet qui le composent. Les choses et les noms sont composites et superposables, ce qui veut dire que chaque élément d'une chose nommée peut être identifié, et donc nommé lui aussi, et que le tout condense alors les parties. Le nom est alors simplement

⁶ Notamment Kleiber (2001, 1999 et 1994).

un moyen pratique de regrouper sous une seule étiquette tous les composants, qu'il peut remplacer avantageusement en discours : *avaler* est un moyen pratique de dire *manger rapidement*, et *voiture* permet de parler de l'objet voiture sans avoir à en mentionner toutes les parties. Dans un de ses livres, Russell fait les hypothèses suivantes :

Appelons 'qualités' les nuances de couleur, les degrés de dureté, les sons entièrement définis par leur hauteur et leur force, ainsi que toutes les autres caractéristiques discernables. [...] Le sens commun considère une 'chose' comme ayant des qualités, mais pas qu'elle puisse être définie par elles [...]. Je voudrais suggérer que, partout où le sens commun admet qu'une 'chose' possède la qualité C, on dise plutôt que C existe à cette place, et que la 'chose' doit alors être remplacée par la collection des qualités qui existent à cette place⁷. (Russell 1950, 1995 : 98)

On voit bien l'idée à l'origine de ce point de vue : si un objet *possède* des qualités, qu'est-il *sans* ces qualités ? On peut définir une assiette par sa forme, la matière qui la compose, sa couleur, ses usages, etc. Si on lui enlève mentalement ces qualités, que reste-t-il sinon une entité métaphysique inconcevable. En bon empiriste, Russell se méfiait par-dessus tout de l'irruption de la métaphysique dans le raisonnement scientifique et philosophique. C'est pourquoi il préfère dire que l'objet *est* ces qualités, plutôt que dire qu'il les *a*. Mais curieusement, ni la dénomination ni l'objet n'ont alors d'existence ontologique propre, puisqu'ils peuvent être remplacés par leurs composants, lexicaux pour les mots (*voiture* par *moteur*, *volant*, *roues*, etc.), réels pour les objets (l'objet *voiture* par les objets *moteur*, *volant*, *roues*, etc.). Ce qui existe alors, c'est une taxinomie d'objets, dont les feuilles et les nœuds correspondent à des composants ou des regroupements de composants nommés.

Il est clair que Russell ne distingue pas les mots et les choses. Il ne voit pas que la dénomination linguistique possède une valeur ontologique *sui generis* liée à sa capacité d'exprimer un tout, dans lequel les éventuels composants de l'objet n'entrent en aucune manière. Si *voiture* nomme l'objet appelé ainsi, ce n'est pas en raison de ses éventuels composants sémantiques ou réels, lesquels ne sont en rien constitutifs ontologiquement de la dénomination. Les caractéristiques sémantiques et réelles sont seulement acquises dans un second temps, par l'exposition à l'usage des dénominations et par l'observation et l'analyse de l'objet. L'engagement ontologique porte bien sur l'existence des choses en un seul morceau, c'est-à-dire ni sur leur nature, ni sur leur composition, ni sur leur place dans une ontologie.

⁷ Notre traduction.

6. L'existence des choses pour nous est donnée par la langue

La puissance *démiurgique* de la dénomination nous présente les choses de manière séparée, et c'est ce qui leur donne leur existence. Les mots et les choses sont ainsi constitutivement liés, puisque les uns ne peuvent exister sans les autres *pour nous*, et ils se recouvrent alors dans notre esprit ; c'est pourquoi Russell et beaucoup d'autres confondent les deux. Nous généralisons ce lien à tous les objets du monde et à toutes les dénominations de la langue : chaque objet possède un nom *pour nous*, que je le connaisse ou pas. D'ailleurs nous sommes surpris quand nous apprenons que tel animal ou telle plante viennent seulement d'être catalogués par les systématiciens, c'est-à-dire officiellement nommés et classés dans une taxinomie. Cela ne veut pas dire qu'ils étaient forcément inconnus. Si la découverte concerne des animaux marins vivant dans les abysses, c'est-à-dire une zone non peuplée, alors oui, sans doute s'agit-il d'espèces inconnues jusqu'ici ; sinon, s'il s'agit par exemple d'un insecte amazonien, il est probable que les Indiens d'Amazonie le connaissaient et l'avaient déjà nommé. Mais il n'était pas connu de la communauté des systématiciens. Car l'existence concerne les communautés, et telle ou telle chose peut exister dans l'une et pas dans une autre. Inversement, nous pensons que chaque dénomination nomme quelque chose, même si *moi* je ne le sais pas. Par exemple, si on me parle de *macroules* ou de *lycoperdons*, je vais naturellement supposer que mon interlocuteur parle de choses existantes, même si moi je ne les connais pas (en l'occurrence, il s'agit respectivement d'une espèce de fougère et d'un champignon). Ces croyances font partie de « **l'ensorcellement** de notre entendement par notre langage », déjà mentionné *supra*, contre lequel il convient de lutter même si la bataille est perdue d'avance car nous sommes irrémédiablement *dans* le langage.

7. Corpus d'usage, sens lexical et connaissances

Sans dénominations séparant les objets de notre expérience commune, notre environnement consisterait en un magma dont nous ne saurions pas distinguer les parties de manière pérenne et que nous ne pourrions dès lors pas communiquer. A l'instar des animaux, nous ne saurions qu'émettre des cris spécifiques concernant des objets perceptibles *hic et nunc* à propos de dangers, de nourriture, de ressources, de partenaires sexuels, etc. On appelle *holophrases* ces éléments de la communication animale, et contrairement au langage humain, elles ne sont pas segmentables en morphèmes et ne peuvent donc être décomposées puis recomposées dans des prédications libres ; elles constituent un tout. Aucune conversation n'a lieu entre les animaux et aucune précision ne peut être demandée ni apportée,

notamment quant au passé ou au futur. Aucune hypothèse ne peut être construite. En conséquence, le savoir des animaux n'augmente que très peu de génération en génération.

Les mots humains, au contraire, sont utilisés dans un cadre prédicatif d'énoncés divers et variés qui peuvent être mémorisés en un ou plusieurs corpus d'usage. Le mot *champ* par exemple, pourra être évoqué dans un cadre agricole, informatique (les bases de données par exemple), électrique (les champs magnétiques), etc. Ce sont ces corpus d'usage qui contiennent l'abstraction couramment appelée sens lexical. Pour le préciser, le lexicographe commence par sérier les divers usages avant de les classer dans un ordre qui va dépendre du point de vue adopté. Il met souvent en tête de l'entrée les sens qu'il suppose être « propres », par exemple les champs dans le domaine agricole, puis ceux qu'il estime « figurés », en explicitant le cas échéant le lien entre sens propre et sens figurés. Certains dictionnaires compilés à partir de corpus électroniques placent en tête de l'entrée les emplois les plus fréquents, indépendamment de l'histoire des usages et de leurs relations. Les dictionnaires parviennent ainsi à établir des listes structurées de la plupart des usages existants. Les locuteurs non-lexicographes peuvent recourir aux définitions des dictionnaires pour comprendre et expliquer les mots, ou alors procéder eux-mêmes à l'extrapolation du sens à partir de quelques exemples extraits de leur mémoire ou trouvés dans des textes.

« La signification d'un mot est son usage dans le langage », a dit Wittgenstein (Wittgenstein 1961 : §43). Le sens lexical est donc entièrement dans la dépendance de la maîtrise de la langue et des domaines par les locuteurs. On peut par exemple tout savoir sur les champs agricoles et tout ignorer des bases de données. Dès lors, il est inutile de faire l'hypothèse d'une structure sémantique conceptuelle abstraite⁸, d'un sens lexical *a priori* capable de générer tous les usages possibles. Ce n'est qu'à partir de l'usage effectif qu'une communauté peut construire le sens lexical, si elle l'estime nécessaire.

Le sens lexical et le sens encyclopédique se créent de la même manière. Les corpus d'usages d'une communauté constituent l'ensemble de ses connaissances, qu'elle peut éventuellement transmettre aux générations suivantes. Il est clair que l'écriture augmente considérablement la capacité de stockage des connaissances. Cependant, les langues essentiellement orales peuvent elles aussi accumuler des corpus d'usage importants. Le dictionnaire encyclopédique du fulfuldé⁹, une langue de la famille peule parlée dans l'Ouest africain, comprend environ 60 000 entrées, la plupart accompagnées de courts textes les illustrant.

⁸ Comme le propose par exemple Cruse (2000).

⁹ Tourneux & Daïrou (2017).

8. L'irruption de la métaphysique

Nous surestimons volontiers la capacité des êtres humains à produire un discours scientifique et rationnel. Schopenhauer avait déjà noté le problème, niché selon lui au cœur même de la terminologie scientifique et où il est presque impossible à repérer. Pour lui,

[...]l'insuffisance du naturalisme éclate [...] dans ce fait que l'explication physique voit la raison du fait particulier dans sa cause, mais que la série de ces causes [...] se poursuit dans une régression à l'infini, de sorte qu'aucune chose n'a pu être la première de manière absolue. Ensuite l'action de cette cause est ramenée à une loi naturelle, et celle-ci à une force naturelle, laquelle demeure absolument sans explication (Schopenhauer 2010 : 42).

Parmi ces « forces naturelles », Schopenhauer (2010 : 34-35) cite « la pesanteur, la solidité, la force d'impulsion, l'élasticité, la chaleur, les forces chimiques, etc. », c'est-à-dire des entités non définies, seulement nommées. En fait, selon lui, nous nous contentons bien souvent d'explications purement verbales.

Nous considérons que s'il y a une dénomination, il y a quelque chose d'existant, notamment un corpus d'usage, et donc des connaissances ; nous admettons alors spontanément que le discours qui les reprend est vrai.

Il s'agit clairement d'un exemple d'« ensorcellement », la « forme de vie » n'apportant aucune garantie de vérité. Les corpus d'usage peuvent être truffés d'erreurs, répétées et reprises à l'envi. Seule la réflexion rationnelle à partir de l'observation pourra éventuellement les corriger, mais l'imposer sera une tâche difficile tant que la nouvelle vérité ne sera pas entrée dans la « forme de vie », c'est-à-dire dans la langue. Et même là, elle aura toutes les chances de prendre une forme simpliste, reprise et affirmée avec conviction par les locuteurs comme s'ils venaient de la découvrir au prix d'une intense réflexion. On est toujours surpris de voir avec quelle force on reprend les platitudes à la mode, mille fois proférées, quel que soit leur degré de vérité. Un facteur déterminant est sans doute le sentiment qu'on participe ainsi à la formulation d'une vérité nouvelle, peut-être révolutionnaire, en tout cas jusqu'ici minoritaire, ce qui est très valorisant pour le locuteur dans une société comme la nôtre qui met l'accent sur l'individualisme. Que ce « nouveau » propos ne soit qu'un élément de la « forme de vie », donc une platitude, ne frappe pas les esprits.

La vérité est une quête sans fin, et c'est pourquoi, malheureusement, on en décrète volontiers la fin. Lorsque je développe l'idée de vérité dans une conversation ou dans une présentation, il y a toujours quelqu'un pour me demander avec commisération si j'en suis encore à croire en l'existence de la vérité. Pour nos contemporains, la

vérité est diverse et multiple, donc forcément contradictoire et de ce fait inexistante. Elle repose sur l'individu, la valeur suprême et son critère ultime. Ce que *moi* je pense est vrai, et qui es-tu pour me contredire ?

Mais sans quête de vérité, quelle valeur ont nos idées ? Quel sens aurait notre recherche ?

Le problème est fondamentalement lié à la nature intrinsèquement métaphysique du langage, laquelle remonte sans doute à ses tout débuts. Nous avons dit *supra* que les holophrases animales ne pouvaient désigner que des objets perceptibles *hic et nunc*. On peut supposer qu'une des évolutions linguistiques opérées par nos ancêtres *homo erectus*¹⁰ concerne la capacité à référer *in absentia* : on peut parler des bisons qu'on a sous les yeux, certes, mais aussi de ceux qu'on ne voit pas parce qu'ils ne sont plus là et qu'ils sont donc ailleurs, ou de ceux qui seront peut-être ici demain. De là, il n'y a qu'un pas pour référer à des objets qui n'existent nulle part, par exemple les divinités, ou bien à des abstractions purement anthropologiques telles que la cause, l'amitié ou l'honneur. Le fait est que la dénomination porte en elle, tout à fait naturellement, une présupposition d'existence de nature métaphysique.

La catégorie est un bon exemple d'irruption de la métaphysique dans la pensée. Pour le nominaliste, ce qui existe, ce sont les occurrences, par exemple les bisons individuels ou en groupe, et les catégories ne sont que des moyens linguistiques commodes pour regrouper les entités dénommées et leur attribuer une réalité en soi, par exemple lorsqu'on dit « le bison est un mammifère sauvage ». On peut alors construire un corpus d'usage qui décrit le bison comme catégorie, dont on pourra éventuellement extraire la substantifique moelle sémantique. Mais dans la pensée de la plupart, ce ne sont pas les occurrences qui engendrent les catégories, c'est l'inverse : on reprend volontiers l'idée platonicienne que les catégories viennent d'abord. C'est un effet de la puissance démiurgique du langage, qui nous fait attribuer une existence aux objets nommés.

9. Quelques exemples de discours métaphysique pseudo-scientifique

Voyons maintenant comment ce discours métaphysique se développe dans les sciences sans qu'on le remarque. Les religions attribuent tout à fait naturellement l'origine de l'univers, de la vie sur terre ou de la conscience humaine à une cause métaphysique, Dieu. Dès lors, lorsqu'on a admis cette hypothèse, tout s'explique par la volonté divine.

¹⁰ Tous les paléanthropologues ne sont pas d'accord pour attribuer un langage de type humain aux *homo erectus* d'il y a environ deux millions d'années. Certains en dénie même la capacité aux hommes de Neandertal apparus il y a quelque 350 000 ans.

La logique et la réflexion n'y trouvent cependant pas leur compte, et c'est pourquoi la science a tendance à rejeter ce type d'explications. Mais il faut bien admettre qu'elle ne propose rien de concluant en remplacement. Nombre d'auteurs ont alors inconsciemment recours à la puissance démiurgique du langage. Le plus simple est de remplacer Dieu par un mot d'allure scientifique et qui bénéficiera de la présupposition d'existence caractéristique des dénominations. En l'occurrence, on peut utiliser le mot d'« émergence », qui signifie « apparition », c'est-à-dire une sorte de miracle. On déplace alors la charge causale de Dieu vers un processus d'« apparition » qui ne contient pas en soi d'entité causale. La causalité peut en revanche être évoquée en discours comme dans l'exemple ci-dessous, tiré d'un article sur l'apparition de l'esprit :

Language and conceptual thought are **autocatalytic** and the dynamically linked parts of a **dynamic cognitive system**, namely, **the human mind**. **Autocatalysis** is the mechanism that Kauffman used to explain **the emergence of life**: "A living organism is a system of chemicals that has the capacity to catalyze its own reproduction". [...] A key idea in Kauffman's approach is that the members of the autocatalytic set self-organize and, hence, **bootstrap themselves into existence** as a set with an identity different from the individual members that make up the set. (Logan 2006 : 149-167).

L'esprit humain est renommé un « système cognitif dynamique », dont les deux parties principales, le langage et la pensée, sont « autocatalytiques ». Leur « émergence » est due à un mécanisme d'autocatalyse qui permet l'auto-organisation de ses composants chimiques, laquelle produit ensuite l'auto-démarrage (*bootstrap*) de la vie.

Un regard un tant soit peu critique devrait rendre évident la vacuité de ce discours. On a simplement remplacé la notion de Dieu par celle d'un mécanisme tiré d'une réalité courante en chimie, l'autocatalyse ; sous des dehors d'allure scientifique, le discours reste métaphysique.

L'exemple ci-dessous est repris d'un article sur l'intelligence artificielle et la parole chez les robots. On ne précise pas ici la cause à l'œuvre dans le mécanisme d'émergence, on se contente de suggérer que l'usage des mathématiques dans un cadre quantique pourrait expliquer l'existence de propriétés émergentes, lesquelles feraient en sorte que le tout soit plus utile que la somme des parties :

Certaines recherches en linguistique ont récemment fait appel à des outils associés d'habitude aux **mathématiques** et à la **physique quantique** tels que **l'analyse des systèmes complexes**. Celle-ci porte sur des systèmes composés d'un grand nombre d'éléments et qui présentent **des propriétés dites émergentes** : les propriétés du système global sont plus riches que la simple sommation des propriétés de chaque composante. Le langage est un système de

ce type. De même qu'une fourmilière est plus qu'un simple agrégat d'insectes, le langage ne se limite pas à la juxtaposition de mots. D'autres études avec les robots ont aussi montré l'**émergence** d'une grammaire rudimentaire. (Solé & al. 2014 : 8-14)

Les textes pseudo-scientifiques comme celui-ci font souvent référence à la physique quantique parce qu'elle attribue aux constituants de la matière une double nature d'onde et de particule, assimilée par abus de langage et « ensorcellement » au dualisme de l'âme et du corps. Les auteurs ne développent pas ce point ici, mais se servent de la physique quantique et des mathématiques comme d'un argument d'autorité. Ils attribuent au système composé une « propriété émergente », celle qu'un « système global » est plus « riche que la sommation des propriétés de chaque composante ». Pourtant, il n'y a là aucun mystère : c'est le cas également d'un outil simplissime comme le marteau, bien plus utile comme un tout que séparé en un manche et une tête percée d'un trou.

Qu'en est-il dans notre discipline, la linguistique ? Est-elle épargnée par l'hubris dénomminative ? Nullement. Saussure avait remarqué le phénomène, sans toutefois le nommer : « Éternellement donc le grammairien ou le linguiste nous donne pour entité concrète, et pour entité absolue servant de base à ses opérations, l'entité abstraite et relative qu'il vient d'inventer dans un chapitre précédent » (Saussure 2002 : 24).

Et effectivement, on attribue aisément aux termes de la métalangue, qu'ils soient traditionnels ou qu'ils viennent d'être « inventés » par le linguiste, une présupposition d'existence qui nous fait croire en leur existence séparée réelle. C'est ainsi que les catégories de la syntaxe sont considérées comme réelles alors même que le linguiste est bien conscient que la frontière entre l'adjectif et le verbe ou le nom et le verbe par exemple est bien floue ; de même, il est pratiquement impossible de donner une définition générale de tout ce qu'on peut appeler un sujet du verbe. Par ailleurs la cause ou la manière sont considérées comme des catégories conceptuelles qui s'expriment dans la langue alors qu'en réalité, elles sont déduites de l'usage¹¹.

On ne peut se passer de la métalangue sous peine de se perdre dans le « magma » mentionné plus haut. Le linguiste en a besoin pour nommer et manipuler ce qu'il observe ; il devrait cependant garder à l'esprit que la réalité des référents de ces termes n'est peut-être pas assurée et qu'ils ne sauraient dès lors être à l'origine des phénomènes.

10. Puissance démiurgique de l'« ensorcellement » par le langage

Jusqu'ici nous avons décrit la puissance démiurgique de la langue comme simplement une source d'erreurs. Elle peut aussi être dangereuse

¹¹ Voir par exemple Frath (2016 et 2018) sur ces questions.

lorsqu'elle nous fait reprendre à notre compte des expressions qui peuvent nous être fatales. Victor Klemperer en donne des exemples dans son ouvrage magistral sur la manipulation de la langue par les nazis, *Lingua Tertii Imperii*¹². Rappelons que Klemperer était un universitaire juif qui a survécu au nazisme parce que sa femme était « aryenne » et que les nazis n'ont pas pris de décisions concernant les couples mixtes pendant longtemps. Vers la fin de la guerre, ils ont décidé de déporter et d'assassiner les deux membres de ces couples. Les Klemperer ont été convoqués pour déportation en février 1945, mais ils ont eu de la chance dans leur malheur, si on peut dire, parce que la ville où ils habitaient, Dresde, a été bombardée et incendiée la veille de la date prévue de leur déportation. Ils ont profité du chaos pour s'échapper et se cacher.

Klemperer a noté la manière dont les nazis ont trafiqué la langue allemande pour faire passer leur propagande, avec un grand succès y compris auprès des Juifs. Klemperer note que le mot *fanatique* était devenu positif. Il a cessé de désigner un homme dont l'esprit est dominé par le ravissement religieux au point de l'empêcher de réfléchir. Dans la bouche des nazis, c'est justement le manque de réflexion qui est devenu une qualité. La presse parle d'« éloges fanatiques de Hitler », de « professions de foi fanatique », de « foi fanatique dans la victoire finale », etc.

Klemperer et son épouse rendaient souvent visite à Elsa Glauber, une ancienne universitaire germaniste juive. Elle avait préservé sa bibliothèque classique dans sa villa devenue « Judenhäuser », une maison où les Juifs du quartier devaient habiter en attendant d'être déportés. Elle éduquait ses enfants dans la foi juive et la foi en « l'Allemagne éternelle », disait-elle¹³. « Ils doivent apprendre à penser comme moi, ils doivent lire Goethe comme la Bible, ils doivent être des Allemands fanatiques ! »

Klemperer ressent cette phrase « comme un coup au visage » :

« Que doivent-ils devenir, madame Elsa ?

- Des Allemands fanatiques, tout comme moi. Seule la germanité fanatique peut laver notre patrie de la non-germanité actuelle.

- Ne savez-vous pas que vous parlez la langue de notre ennemi mortel ? [...]

Si vous ne le savez pas, vous qui êtes une femme lettrée... qui donc le sentira et l'évitera ? »

Elle promet de s'amender...

Cet épisode montre que l'intelligence et la culture ne sont pas des vaccins contre l'ensorcellement dont parle Wittgenstein. Nous vivons tous dans un univers linguistique qui constitue notre pensée et il est impossible d'y échapper totalement. La raison touche très peu cet univers structuré dans bien des cas depuis notre enfance.

¹² Klemperer (1947, 1996).

¹³ Ces extraits à propos d'Elsa Glauber sont repris de Klemperer (1947, 1996 : 249-250).

Il faut noter que ces manipulations linguistiques n'ont pas cessé d'exister depuis l'époque de Klemperer. Autrefois on parlait de « licenciements », puis on a parlé de « plans sociaux ». Aujourd'hui, mettre les gens au chômage, c'est un « plan de sauvegarde de l'emploi ». Tout cela rappelle la *novlangue* (*newspeak*) qu'évoque George Orwell dans son roman de science-fiction politique, *1984*. Ce qui est remarquable, mais peu remarqué, c'est que ces manipulations linguistiques passent largement inaperçues. Cela montre la force du pouvoir démiurgique de la langue.

11. Conclusion

La puissance démiurgique de la langue provient du croisement de deux composantes linguistiques, la dénomination et l'usage.

La dénomination désigne des objets individuels (un bison, une intelligence), multiples (des bisons, des intelligences), ou catégoriels (le bison, l'intelligence), qu'ils soient présents ou pas, qu'on les voie ou non. La référence *in absentia* ouvre alors la possibilité de nommer des choses qui n'existent nulle part : causes, esprits, divinités, etc. Comme les dénominations sont dotées d'une présupposition d'existence, tout ce qui est nommé jouit *ipso facto* d'une certaine réalité, soit concrète, soit abstraite, y compris les objets religieux ou mythiques.

Les dénominations apparaissent dans des corpus d'usage que nous pouvons mémoriser ou stocker sur des supports matériels ou électroniques. Ils contiennent nos connaissances sur les objets dénommés, et de celles-ci, le lexicographe peut extraire le sens lexical, qui est donc une entité non-causale, produite par l'usage.

Pour résumer, disons que **nommer une chose, c'est la faire exister ; en parler c'est lui donner une existence anthropologique commune**. L'usage de la langue n'est pas foncièrement un phénomène individuel ; tout le monde est concerné à la fois par l'« ensorcellement » et par la vérité. Repérer l'un pour atteindre l'autre, c'est le travail de l'intelligence et de la culture, lesquels doivent être préparés dès l'enfance dans une école exigeante et réfléchie afin de préparer les futurs citoyens, non à tenter de valoriser un moi conventionnel par l'assertion d'opinions étriquées qui ne reposent sur rien, mais à rechercher par l'observation et la réflexion une vérité certes toujours évasive mais sans laquelle l'humanité n'est qu'ignorance et fanatisme.

Références bibliographiques

- Austin, J. L. (1970), *Quand dire c'est faire*, Éditions du Seuil, Paris. Traduction française de *How to do things with words*, 1955, par Gilles Lane, 1970.
- Cruse, A. (2000), *Meaning in language. An introduction to Semantics and Pragmatics*, Oxford University Press, Oxford.

- Daval, R. (2000), *Austin*, Ellipses, Paris.
- Frath, P. (2016), « Épistémologie linguistique de la causalité », in Viellard, S. et Thomières, I. (éds), *La grammaire de la cause / The grammar of causation*, en ligne : http://www.paris.sorbonne.fr/IMG/pdf/LA_GRAMMAIRE_DE_LA_CAUSE_actes.pdf, p. 162-178.
- Frath, P. (2018), « La catégorie comme entité métalinguistique », in Kleiber, G., Hilgert, E., Palma, S., Daval, R., Frath, P. (éds), *Res-per-nomen VI : Les catégories abstraites et la référence*, Presses Universitaires de Reims, Reims.
- Kleiber, G. (1994), *Nominales. Essais de sémantique référentielle*, Armand Colin, Paris.
- Kleiber, G. (1999), *Problèmes de sémantique. La polysémie en questions*, Presses Universitaires du Septentrion, Villeneuve d'Ascq.
- Kleiber, G. (2001), « Remarques sur la dénomination », *Cahiers de praxématique*, 36, p. 21-41.
- Klempner, V. ([1947] 1996), *LTI, la langue du IIIème Reich*, Albin Michel. 1ère publication en 1947. Traduction d'Elizabeth Guillot.
- Logan, R. K. (2006), "The extended mind model of the origin of language and culture", in Gontier, N., Van Bendegem, J. P. & Diederik, A. (eds), *Evolutionary epistemology, language and culture*, Springer Verlag Dordrecht, p. 149-167.
- Merleau-Ponty, M. (1945), *Phénoménologie de la perception*, Gallimard, Paris.
- Russell, B. ([1950] 1995), *An Inquiry into Meaning and Truth*, Routledge, London & New-York. 1ère publication: George Allen & Unwin.
- Saussure, F. de (2002), *Écrits de linguistique générale*, texte établi et édité par Bouquet, S. et Engler, R., Gallimard, Paris.
- Schiller, F. (1797), *Gedichte. Tabulae Votivae*, in: *Musenalmanach für das Jahr 1797*.
- Schopenhauer, A. (2010), *Sur le besoin métaphysique de l'humanité*. Traduit de l'allemand par Burdeau, A., Mille et une nuits, Paris.
- Solé, R., Corominas-Murtra, B. & Fortuny, J. (2014), « La structure en réseaux du langage », *Pour la Science*, 82, p. 8-14.
- Tourneux, H. & Daïrou, Y. (avec la collaboration de Boubakary, A.) (2017), *Dictionnaire peul encyclopédique de la nature (faune / flore), de l'agriculture, de l'élevage et des usages en pharmacopée*, Éditions du CERDOTOLA, Yaoundé.
- Wittgenstein, L. (1961), *Tractatus logico-philosophicus* suivi de *Investigations philosophiques*. Traduit de l'allemand par Pierre Klossowski, Gallimard, Paris.

La Bible, 1959, Éditions de La Pléiade, Gallimard, Paris.

